

QUINZAINÉ
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2013

APRÈS LA NUIT

(ATÉ VER A LUZ)

UN FILM DE BASIL DA CUNHA

QUINZAINÉ
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2013

APRÈS LA NUIT

(ATÉ VER A LUZ)

UN FILM DE BASIL DA CUNHA

AU CINÉMA LE 23 AVRIL 2014

ET EN AVANT-PREMIÈRE EN VOD DU 9 AU 22 AVRIL 2014

Capricci

3 rue de Clermont
44000 Nantes
02 40 89 20 59
www.capricci.fr

Programmation

06 61 65 88 79
julien.rejl@capricci.fr

Presse

Makna Presse
Chloé Lorenzi
177 rue du Temple
75003 Paris
01 42 77 00 16
info@makna-presse.com



APRÈS LA NUIT (ATÉ VER A LUZ)
De Basil Da Cunha
Suisse, Portugal 2013

95 minutes, DCP, 1.85, 5.1 SR
Version originale Créole (Cap Vert)
Sous-titres français





SYNOPSIS

Sombra est un homme solitaire qui se méfie du jour. Il vit seul dans une cave avec Dragon, son iguane, qui lui vaut les visites régulières d'une petite fille du voisinage. La nuit, Sombra déambule dans les rues du bidonville créole de Lisbonne pour réunir l'argent qu'il doit au chef du gang local. Pour rembourser ses dettes, il est contraint de participer à un casse. Mais la nuit tourne mal... Et malgré les conseils d'une tante excentrique qui l'encourage à aller voir un sorcier vaudou, Sombra ne réussit pas à s'extirper du guêpier. Parviendra-t-il seulement à revoir l'aube ?

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment as-tu découvert le bidonville de Reboleira ?

Il y a quelques années, je suis parti vivre à Lisbonne. Comme je n'avais pas beaucoup d'argent, je me suis retrouvé dans ce quartier où les loyers sont très bas. C'est un endroit dur évidemment, mais c'est surtout un îlot de liberté avec ses propres règles. Un ghetto, c'est comme un petit village. Tout le monde se connaît, tu croises les mêmes mecs dix fois par jour. La culture créole du Cap-Vert y est très présente. Comme partout, il y a des gens qui bossent, d'autres qui glandent. Je me suis fait un tas d'amis.

On a commencé, grâce au rap, à unir nos talents. Puis, on a fait trois courts métrages et finalement ce long. Au fil du temps, on a développé notre propre système de tournage. L'équipe se résume à deux professionnels : le chef op et l'ingénieur du son. Pour le reste, ce sont des habitants du quartier. Tout le monde fait un peu de tout. C'est important qu'il se passe plus de choses devant la caméra que derrière. La règle de mes tournages, c'est que le rapport de force entre le cinéma et la vie du quartier soit à l'avantage de cette dernière, car même si on la façonne et on la met en scène, on lui laisse son espace. Chaque film est pensé comme une aventure que l'on va dessiner ensemble. On vit ensemble, on travaille ensemble.

Que trouvais-tu cinématographique dans cet endroit ?

Au cœur de mon cinéma, ce sont les personnes. Je ne filme que des gens que j'aime. Je ne peux pas arriver quelque part et en faire un décor : ce serait faire de la porno-pauvreté. Quand je suis arrivé à Reboleira, je ne pensais pas y faire de film. C'est lorsqu'un autre projet a été annulé que j'ai

décidé de tourner un petit film rapidement dans le quartier. Comme on n'avait pas un rond, on avait une liberté totale. Le tournage est devenu un espace de recherche. Ce qu'on poursuit, c'est cette beauté que souvent les gens ne voient pas. Cette beauté que Pedro Costa rend à Ventura dans *En Avant Jeunesse*. La lumière, le cadre, le décor participent à la sublimation de la personne qui devient un personnage.

Forcément, tourner là, ça en devient aussi politique. Filmer des gens à hauteur d'homme, avec amour, c'est une question politique. C'est une ode à un certain savoir-vivre, ce savoir vivre que Pasolini admirait chez ces mecs du bidonville qu'on voit dans *Accatone*. Evidemment, le lieu est chargé d'une vraie puissance cinématographique, entre ces ruelles kafkaïennes, ces murs de toutes les couleurs chargées d'histoires ou encore ces textures sonores qui donnent un bruit de fond ininterrompu. Mais ce qui compte est ailleurs. Avant de tourner, il y a surtout ce désir de témoigner d'une beauté qu'on nie trop souvent quand on ne l'assassine pas.

Après la nuit nous plonge dans un univers visuel qui mélange plusieurs genres cinématographiques...

C'est un film de genre dans un univers réaliste. Le film oscille entre polar et documentaire. Le spectateur est amené à partager le quotidien plein d'embrouilles d'un dealer à peine sorti de prison, mais aussi à plonger dans les ambiances et la culture d'un lieu très particulier à Lisbonne.

L'univers narratif du film noir, est utilisé pour permettre de saisir l'évolution du personnage. Mais le genre s'estompe par moment pour laisser la place à des personnages surprenants: un iguane, une petite fille envahissante, une

tante protectrice, un ami farfelu mais un peu prophète, un désenvoûteur. Mon ambition est de dépasser un certain cinéma social unidimensionnel et condescendant. Il s'agit donc de mêler à la réalité avec laquelle je travaille un langage cinématographique qui laisse de la place à des univers poétiques, à des relations douces et authentiques entre les personnages. Le ton du film noir et hyperréaliste s'associe à des moments de douce folie, à l'absurdité poétique du quotidien. Un décalage parfois comique est alors créé.

Tu avais un scénario écrit en commençant le tournage ?

Pour *Après la nuit*, comme sur *Os vivos também choram* ou même *A Côté* (et contrairement à *Nuvem*), il y avait un scénario dialogué qui a surtout servi à clarifier et résoudre des questions de narration. C'est très utile avant de tourner d'avoir déjà pensé aux ellipses, au hors-champ. Mais on n'a pas utilisé ce scénario avec les acteurs avant le tournage, et encore moins pendant. J'avais simplement gardé une feuille avec une phrase pour chaque scène.

Mes films ne viennent jamais d'une idée ou d'un concept. Je ne me dis pas que je vais parler d'un sujet ou d'un thème précis pour écrire. Au départ, il y a le désir de filmer celui-ci, de mettre en scène telle situation. Ça ne m'intéresse pas de recréer une réalité. Et je n'attends pas de mes acteurs qu'ils imitent la réalité. J'ai l'espoir de voir des choses se passer devant la caméra. La vie. Sinon, je m'emmerde. Le tournage est pour moi un lieu imprégné de liberté. C'est le temps de la recherche et du danger, car bien qu'on ait l'espoir d'arriver quelque part, on ne sait jamais bien comment. Et c'est ça qu'on filme ; le chemin. En somme, l'essence de mon travail, c'est créer un espace

dans lequel il est possible de vivre.

Les acteurs ne font jamais de répétitions et ils ne lisent pas le scénario. Ils n'ont que des intentions de jeu, certaines répliques qu'il ne faut pas louper et le reste, c'est comme le jazz, une sorte d'improvisation orchestrée. Ils produisent une sorte de réinterprétation de leur propre vie. Là mon travail, c'est à chaque prise de les surprendre, de réinventer les instruments avec lesquels ils vont jouer pour vivre quelque chose de vrai.

Toutes les musiques qu'on entend dans le film viennent du ghetto, n'est-ce pas ?

Oui, il n'y a aucune musique extra-diégétique. Il y a beaucoup de musiciens ici. Les anciens touchent plutôt au funana, au batuk. Il y a ce mélange d'accordéon qui fait la mélodie et un couteau qu'on râpe sur une barre de fer qui donne le tempo. Et puis il y a le rap, pas celui qu'on entend sur les radios en ce moment, pas ce rap de droite qui te parle de pouvoir d'achat et qui baisse son froc quand il s'agit d'être dissident. Au quartier, c'est le rap comme il existait dans les années 90 à Paris, la même énergie, lyrique dans le phrasé, moins pointu sur le verbe mais plus riche dans sa musicalité. La plupart des beatmakers étant fils de musiciens, il y a très peu de sample. C'est du « fait maison ».

C'est très beau d'enregistrer ces moments sur le tournage. Il y a une tension, un risque permanent et surtout un lien organique entre la musique et le film. J'aime le côté concert, le studio m'emmerde. Le côté artisanal est fondamental si on veut rester près de la vérité.













BIOGRAPHIE
BASIL DA CUNHA

Suisse d'origine portugaise, né en 1985. Il réalise plusieurs courts-métrages en autodidacte et intègre le Département Cinéma/cinéma du réel de la HEAD – Genève (Haute Ecole d'Art et de Design – Genève) en 2007.

En 2011 et 2012, ses courts-métrages *Nuvem* et *Os vivos tambem choram* sont sélectionnés à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes, où *Os Vivos...* gagne la mention spéciale du Prix Illy du meilleur court-métrage. *Après la nuit (Até ver a luz)* est son film de fin d'études et son premier long-métrage.

LISTE ARTISTIQUE

Sombra

Pedro Ferreira

Olos

João Veiga

Nuvem

Nelson da Cruz Duarte

Rodrigues

Mix

Paulo Ribeiro

Tchicks

Francisco Mota

Franguinho

Ruben Dias

Osfera

José Milton Moreira

Kikas

Carlos Rodrigues Fonseca

Clarinha

Ana Clara Baptista de Melo

Soares Barros

Tia do Sombra

Susana Maria Mendes

da Costa

Kiki

Euclides Mendes

Fernandes

Dr Julio o Bruxo

José Zeferino da Cruz

Camps

Luis Fernandes Pereira

Castaloni

Pedro Armando

Delgado Piedade

Carica

José Carlos Rei

Alex

Alexandre Mota Silva

Alison

Alison Teixeira

Machine

Pedro Diniz

Zico

Elias Lopes

LISTE TECHNIQUE

Chef opérateur

Patrick Tresch

Montage

Renata Sancho,

Basil da Cunha,

Emilie Morier

Son

Filipe Tavares

Sound design et mixage

Philippe Ciompi,

Adrien Kessler

Assistant réalisateur

et régisseur général

Pedro Diniz

Décors et accessoires

Carlos Baessa De Brito

Directeur de production

Elena Tatti, Joana Cunha

Production

Box Productions

Coproduction

LA HEAD – Genève (Haute

Ecole d'Art et de Design

– Genève), Département

Cinema/cinéma du réel,

HES-SO Genève

Coproduction

RTS Radio Télévision Suisse

Alberto Chollet,

Sophie Sallin

Avec le soutien de

Office fédéral de la culture

– Suisse

Avec la participation de

Cinéforum

et la Loterie Romande

Avec le soutien de

Pour-Cent culturel Migros

En collaboration avec

O Som e a Furia

Luis Urbano, Sandro Aguilar

Productrice

Elena Tatti

Producteurs associés

Elodie Brunner,

Thierry Spicher,

Jean Perret

Ventes internationales

Urban Distribution

International

Distribution France

Capricci Films

Avec le soutien de Swiss Films

